



HAL
open science

Bernard Mandeville traducteur de La Fontaine

Sylvie Kleiman-Lafon

► **To cite this version:**

Sylvie Kleiman-Lafon. Bernard Mandeville traducteur de La Fontaine. Le Fablier, 2019, 30 (1), pp.17-27. 10.3406/lefab.2019.1403 . hal-03856139

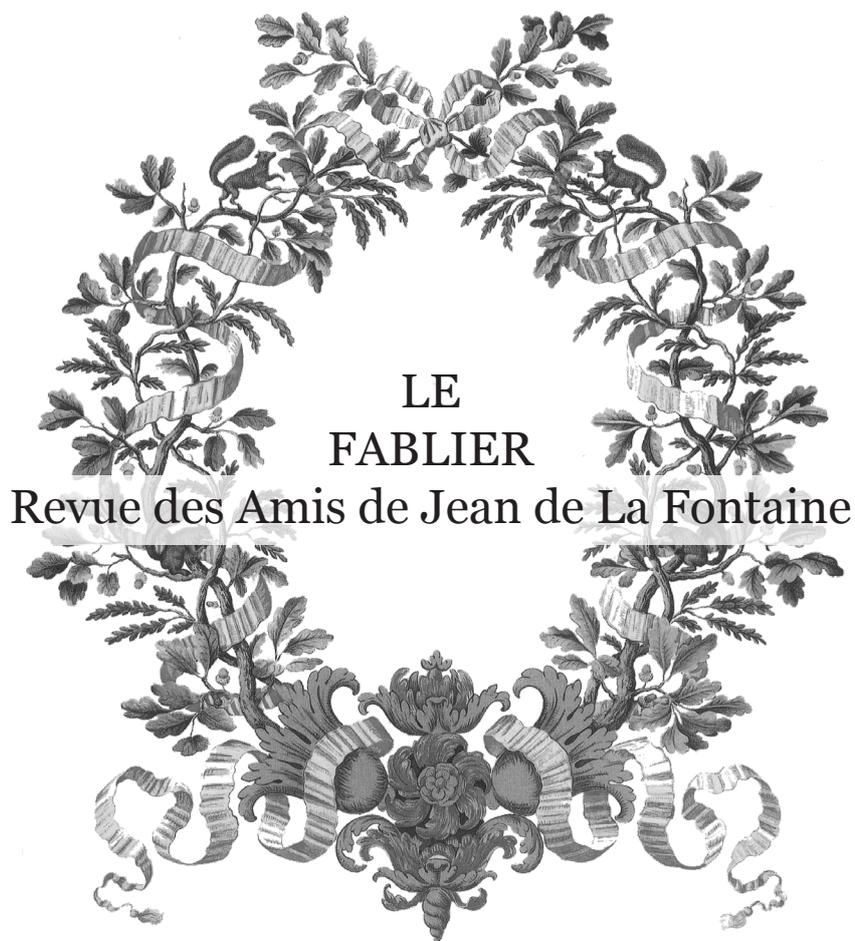
HAL Id: hal-03856139

<https://univ-paris8.hal.science/hal-03856139>

Submitted on 4 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



LE
FABLIER
Revue des Amis de Jean de La Fontaine

LA FONTAINE ET LA CULTURE EUROPÉENNE
AU CARREFOUR DES *FABLES* (I)

Colloque international organisé en Sorbonne les 4, 5 et 6 octobre 2018
à l'occasion du 350^e anniversaire de publication des *Fables*
par la Société des Amis de Jean de La Fontaine,

Sorbonne Université (« Jouvences de la fable » du CELLF et « Fabula numerica » du Labex OBVIL),
l'Università degli studi di Napoli « L'Orientale » (Dipartimento di Studi Letterari, Linguistici e Comparati)
et l'Université franco-italienne (Université Grenoble Alpes et Università degli studi di Torino)

*Oblectant enim hæ fabellæ et
alunt, nec minus fructus habent
quam flores.*

Sommaire

LA FONTAINE ET LA CULTURE EUROPÉENNE AU CARREFOUR DES *FABLES* (I)

LA FONTAINE ET L'EUROPE SEPTENTRIONALE

Ésope et la tradition britannique <i>par Allen G. Wood</i>	11
Bernard Mandeville traducteur de La Fontaine <i>par Sylvie Kleiman-Lafon</i>	17
S'affranchir de l'œil du maître. L'héritage des <i>Fables choisies, mises en vers</i> dans <i>The Grumbling Hive : or Knives turn'd Honest</i> de Bernard Mandeville <i>par Maxime Jebar</i>	29
La Fontaine et les <i>Fables d'Ésope</i> , avec les figures de Sadeler (1689) <i>par Paul J. Smith</i>	47
Les <i>Fables</i> de La Fontaine en imagerie populaire néerlandophone <i>par Céline Zaepffel</i>	53
Quand la Cigale chante en néerlandais <i>par Paul Pelckmans</i>	69
L'évolution de l'image de La Fontaine à travers la réception de ses <i>Fables</i> dans les pays de langue germanique entre le début du XVIII ^e siècle et le milieu du XIX ^e siècle <i>par Stefan Schoettke</i>	75
« Haro sur le baudet ! » : la figure de l'Allemagne au prisme des <i>Fables</i> de La Fontaine en 1914-1918 <i>par Thaïs Bihour</i>	107

LA FONTAINE ET L'EUROPE DU SUD

La Fontaine et la tradition italienne de la fable <i>par Federico Corradi</i>	115
Acclimater les <i>Fables</i> de La Fontaine en Italie à la fin du XVIII ^e siècle : Benvenuto Robbio <i>par Paola Cifarelli</i>	125

La Fontaine devant la critique roumaine (Xenophon Gherghiu, Mihail Dragomirescu et Pompiliu Eliade) <i>par Marius Popa</i>	137
La fourmi et la cigale, le grillon et l'abeille. Sur la question du travail dans les fables de Sebastián Mey (1613) <i>par Fernando Copello</i>	145
Un peu d'Espagne dans La Fontaine <i>par Yves Le Pestipon</i>	153
Les fables en portugais après <i>Les Fables</i> de La Fontaine : réception et résistance <i>par Teresa Araújo et Ana Paiva Morais</i>	161

VARIA

Enquête sur les premières éditions des <i>Fables</i> de La Fontaine (1668) <i>par Philippe Cornuaille et Alain Riffaud</i>	171
---	-----

NOUVELLES ET DOCUMENTS

La Fontaine et la fable ésopique. Position de thèse <i>par Antoine Biscéré</i>	197
Actualités des publications sur la fable et La Fontaine	207
<i>In memoriam</i> Paule Prud'homme	209
Bibliographie annuelle	211

BERNARD MANDEVILLE

TRADUCTEUR DE LA FONTAINE

Reste évidemment la question provoquante, et que l'on s'est bien gardé de poser jusqu'ici, de savoir si La Fontaine, ce grand auteur original français, fut influencé par Ogilby. Une question que l'on ne pose pas car les Français préfèrent largement que les monuments de leur culture nationale (La Fontaine, la tapisserie de Bayeux) soient français¹.

Mark Loveridge, *A History of the Augustan Fable* (1998)

Ce n'est pas par provocation facile que le présent article s'ouvre sur cette citation de Mark Loveridge. Nous laisserons à l'auteur ses opinions sur le chauvinisme français pour nous intéresser à ce que cette phrase révèle de la complexité des transferts culturels et littéraires entre l'Angleterre et la France durant la seconde moitié du XVII^e siècle et au siècle suivant. C'est dans ce contexte de grande porosité culturelle que les fables de La Fontaine seront traduites en anglais pour la première fois, à un moment où, en Grande-Bretagne comme en Europe continentale, la fable ésopeenne connaît, pour des raisons diverses, un regain d'intérêt. Bernard Mandeville (1670-1733), philosophe et médecin néerlandais installé à Londres dès 1693 et auteur anglophone d'une œuvre au sein de laquelle la fable occupe une place de choix, incarne à lui seul la vitalité de ces échanges culturels. C'est en effet en tant que traducteur qu'il publie ses premiers ouvrages et se familiarise avec un genre qui servira de point de départ à son œuvre la plus riche et la plus controversée : *La Fable des abeilles*, dont la première version paraît en 1705, avant d'être rééditée et assortie de remarques en 1714, puis à nouveau en 1723 avec des remarques supplémentaires et deux essais additionnels, et enfin en 1729 assortie d'une deuxième partie publiée sous la forme d'un volume indépendant².

En 1703, Mandeville publie anonymement un premier recueil de traductions de fables de La Fontaine : *Some Fables After the Easie and Familiar Method of Monsieur de La Fontaine*. Ce recueil de vingt-six fables comprend également deux fables originales de la main même de Mandeville, qui se trouvent mélangées aux fables originales de La Fontaine. L'année suivante, Mandeville signe cette fois de son nom une nouvelle édition du recueil, qui comprend la traduction de onze fables supplémentaires : *Æsop Dress'd, or a Collection of Fables Writ in Familiar Verses*³.

1. « *There remains, of course, the teasing and so far unasked question of whether the great French original, La Fontaine, was influenced by Ogilby. Unasked, because the French much prefer their national cultural monuments (La Fontaine, the Bayeux Tapestry) to be French* » (Mark Loveridge, *A History of Augustan Fable*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 102).
2. L'édition anglaise de référence est encore celle, insurpassable, de Frederick Benjamin Kaye, *The Fable of the Bees, or Private Vices, Public Benefits*, Oxford, Clarendon Press, 1924, 2 vol. La première traduction française est celle du Suisse Jean Bertrand : *La Fable des abeilles, ou les fripons devenus honnêtes gens*, Londres/[Amsterdam], aux dépens de la Compagnie, 1740. La traduction française de référence est celle de Lucien et Paulette Carrive, *La Fable des abeilles ou les vices privés font le bien public*, Paris, Vrin, 1990 [1^{re} éd. 1974].
3. [Bernard Mandeville], *Some Fables After the Easie and Familiar Method of Monsieur de La Fontaine*, Londres, 1703 ; *Id.*, *Æsop Dress'd, or a Collection of Fables Writ in Familiar Verses*, Londres, Richard Wellington, 1704.

Nous verrons dans quel contexte politique et littéraire s'inscrit la traduction de Mandeville, ainsi que la nature de ce projet littéraire.

La fable en Grande-Bretagne au tournant du XVIII^e siècle

S'il faut attendre 1806 pour que soit publiée une traduction complète des *Fables* de La Fontaine en anglais⁴, les premières traductions partielles s'inscrivent dans un contexte plus que favorable au genre lui-même. Jayne Elizabeth Lewis remarque, en préambule de l'ouvrage qu'elle consacre à la fable anglaise, qu'entre la fin de la guerre civile et le milieu du XVIII^e siècle, et plus précisément entre la publication des traductions de John Ogilby (1651) et celle du recueil de fables ésopiques que Samuel Richardson a adaptées de L'Estrange et Croxall (1739), « un déluge de fables animalières a submergé l'Angleterre⁵ ». Une rapide recherche des occurrences du nom « *Æsop* » dans l'*English Short Title Catalogue* montre en effet que le nom du fabuliste revient dans d'innombrables titres d'ouvrages à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, associé à une grande variété de textes : des traductions des fables d'Ésope en anglais moderne ou des recueils en grec ou en latin à visée didactique, mais également des textes politiques généralement courts. Les traductions d'Ogilby relèvent de la première catégorie de textes et ambitionnent de faire de la fable un genre apprécié pour ses qualités littéraires et non uniquement « utilitaires ». Les recueils didactiques sont quant à eux conçus à la fois pour l'éducation morale, mais également pour servir à l'apprentissage de la lecture ou des langues anciennes, le plus souvent au moyen d'édition bilingues ou plurilingues. On citera ainsi *Æsop Explain'd and Render'd both in English and Latin Verse* (1682) ou encore les multiples éditions illustrées de *Æsop's Fables in English and Latin* (publiées en 1666 et rééditées en 1687 et en 1703). La publication des *Pensées sur l'éducation* de John Locke en 1693 ne fait que conforter le rôle éducatif des fables⁶. Aux paragraphes 156, 167 et 188, que Locke consacre respectivement à l'apprentissage de la lecture, à celui du latin et à l'acquisition d'un style narratif, les fables d'Ésope sont présentées comme un outil pédagogique idéal. Afin de ne pas « farcir » la tête

des enfants de « fictions absolument vaines » et de ne pas y implanter « des germes de vice et de folie », Locke assure que « le meilleur livre sera le recueil des *Fables* d'Ésope », c'est-à-dire « un livre facile et agréable », qui peut servir également à l'apprentissage du latin par la traduction. Et Locke insiste plus loin : « Les *Fables* d'Ésope, sans doute le seul livre qui convienne pour des enfants, peuvent fournir des sujets d'exercice pour apprendre à écrire en anglais, comme aussi pour lire et traduire, afin de se familiariser avec la langue latine⁷. » En 1703, les éditeurs de Locke – les frères Awnsham et John Churchill, *whigs* convaincus dont le philosophe avait fait connaissance à Rotterdam – font paraître un recueil de fables d'Ésope illustrées, communément attribué au philosophe, et qui met en pratique ce qu'il professait dans les *Pensées sur l'éducation*⁸ : de courtes fables en latin et en anglais

4. *La Fontaine's Fables, Now Translated from the French*, trad. Robert Thomson, Paris, Chenu, 1806, 4 vol.

5. « *During the turbulent decades that divided the English Civil Wars from the entrenchment of Georgian culture in the middle of the eighteenth century, a torrent of animal fables flooded England* » (Jayne Elizabeth Lewis, *The English Fable : Æsop and Literary Culture, 1651-1740*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 1). Voir John Ogilby, *Fables of Æsop, Paraphras'd in Verse and Adorn'd with Sculptures*, Londres, imprimé par Thomas Warren pour Andrew Crook, 1651 ; et le volume publié par Richardson : *Æsop's Fables. With Instructive Morals and Reflections, Abstracted from all Party Considerations, Adapted to All Capacities*, Londres, John Osborne, 1740 [1739], adapté en partie de Sir Roger L'Estrange, *Fables of Æsop and other eminent mythologists*, Londres, R. Sare et al., 1692.

6. John Locke, *Some Thoughts Concerning Education*, Londres, A. et J. Churchill, 1693.

7. *Id.*, *Quelques Pensées sur l'éducation*, trad. G. Compayré, Paris, Vrin, 2007, p. 278, 291 et 329.

8. [John Locke ?], *Æsop's Fables in English and Latin, Interlineary, for the Benefit of those who, not having a Master, would learn either of these Tongues*, Londres, A. et J. Churchill, 1703. Une seconde édition, publiée en 1723 par A. Bettesworth, porte en page de garde la mention « *by John Locke, gent.* », l'attribution du recueil de fables à Locke n'en est pas moins contestée. L'édition de son œuvre publiée par Rivington en 1824 met en garde le lecteur dans la préface : « Une édition puérile des fables d'Ésope porte également son nom, lui ayant selon toute vraisemblance été attribuée pour nulle autre raison que la mention récurrente de ce livre dans ses *Pensées sur l'éducation* » (*The Works of John Locke, in Nine Volumes*, Londres, C. et J. Rivington et al., 1824, t. I, préface, p. ix). Jayne Lewis en fait pourtant mention sans préciser que l'attribution à Locke est sujette à caution.

et des illustrations sous la forme d'un imagier. D'autres recueils du même type sont publiés et réédités à la même époque, y compris un grand nombre de recueils de fables entièrement en latin. Mark Loveridge souligne également l'importance du recueil plurilingue publié par le graveur et illustrateur Francis Barlow en 1666, dans le but avoué d'en faire une œuvre « universelle » et de permettre aux lecteurs « d'améliorer leurs connaissances de ces diverses langues ». Barlow, qui illustrera ensuite les *Æsopics* d'Ogilby en 1668, utilise l'illustration et la mise en page comme outils d'apprentissage « disposant pour chaque fable l'illustration aux côtés des différentes langues », le texte français de Robert Corington à gauche et les textes anglais (Thomas Philipott) et latin (Corington) à droite, sous l'illustration⁹. Pour Loveridge, Barlow s'appuie sur l'utilisation pédagogique des fables pour proposer son recueil à un nouveau lectorat adulte et aisé et non plus seulement aux écoliers. Stephen H. Daniel note cependant que le pic de publication de recueils à visée pédagogique qui a marqué les dernières décennies du xvii^e siècle a ensuite cédé peu à peu la place à un usage plus politique et satirique des fables au début du siècle suivant, même s'il a renoué avec le didactisme dans les dernières décennies du xviii^e siècle¹⁰.

Si l'on met à part la comédie de John Vanbrugh, adaptation en anglais de deux pièces du français Edme Boursaut (*Ésope à la ville* et *Ésope à la cour*) par un dramaturge connu par ailleurs pour ses prises de position politiques en faveur de Guillaume d'Orange, cette autre catégorie de textes se réclamant d'Ésope rassemble majoritairement des pamphlets satiriques de longueur variable liés à l'actualité politique, comme par exemple *Æsop at Bathe* (1698), *Æsop in Spain* (1701) ou encore *The London Æsop* (1702)¹¹. Thomas Noel a même parlé de « folie Ésope » (*Æsop craze*) pour décrire le déferlement de titres se réclamant du fabuliste grec et qui reflètent de multiples inquiétudes politiques liées aux désirs de conquête de Louis XIV, à la menace que font peser les jacobites sur la couronne de Grande-Bretagne après la destitution de Jacques II en 1688, ou

encore à la « glorieuse révolution » à l'issue de laquelle le protestant Guillaume d'Orange est monté sur le trône avec son épouse Marie, fille du roi déchu¹². Pour Annabel Patterson, se réclamer d'Ésope, c'est-à-dire d'un esclave grec qui parvient à rivaliser avec les plus grands auteurs classiques, est en soi un acte politique, surtout pour les fabulistes pamphlétaires de Grub Street relégués aux marges de la vie littéraire¹³. Si George Kitchin veut voir dans la série de ces Ésope pamphlétaires l'œuvre unique d'un Roger l'Estrange rendu fou par sa mise à l'écart de la vie publique et politique après l'accession au trône de Guillaume III, Mary Pritchard rappelle que le pluralisme idéologique des pamphlets concernés, dont la publication s'échelonne entre 1698 et 1718 (soit 14 ans après la mort de L'Estrange en 1704) et qui, souvent,

-
9. Mark Loveridge, *op. cit.*, p. 135. *Æsop's Fables with his Life ; in English, French & Latin*, Londres, imprimé par William Godbid pour Francis Barlow, 1666, [adresse au lecteur], n. p. : « *That it might be more universal, and so improve their knowledge in those several languages, which I hope may prove delightful [...] And I have therefore accordingly placed in every opening, the fable picturtes with the several languages* ». À propos des fables illustrées de Barlow on pourra consulter : Edward Hodnett, *Francis Barlow, first Master of English Book Illustration*, Los Angeles (Calif.), University of California Press, 1978, p. 167-196.
 10. Stephen H. Daniel, « Political and Philosophical Uses of Fables in Eighteenth-Century England », *The Eighteenth Century*, vol. 23, n° 2, 1982, p. 151-171 (voir p. 152).
 11. John Vanbrugh, *Æsop, a Comedy*, Londres, Thomas Bennet, 1697 ; sur la pièce de Vanbrugh, on pourra lire l'article que lui consacre Fabrice Antoine, « Les Fables de l'Æsop de Sir John Vanbrugh comme miroir de son art », *XVII-XVIII, Revue de la Société d'études anglo-américaines des xvii^e et xviii^e siècles*, n° 24, 1987, p. 7-17 ; Tom Teltroth, *The London Æsop ; or Jest and Earnest of the Present Times*, Londres, s. n., 1702 ; *Æsop at Bathe, or, A Few Select Fables in Verse. By a Person of Quality*, Londres, A. Baldwin, 1698 ; *Æsop in Spain*, Londres, A. Baldwin, 1701.
 12. Thomas Noel, *Theories of the Fable in the Eighteenth Century*, New-York, Columbia University Press, 1975, p. 30. Stephen Daniel reconstruit l'itinéraire géographique et idéologique de cet Ésope pamphlétaire, de Londres à Utrecht (voir « Political Uses of Fables », art. cit., p. 155-156).
 13. Annabel Patterson, *Fables of Power. Æsopian Writing and Political History*, Durham, Duke University Press, 1991, p. 18.

se répendent, met à mal la théorie de Kitchin¹⁴. *Æsop at Tunbridge* (1698), par exemple, s'attaque à Guillaume III et à ses soutiens *whigs*, tandis qu'*Æsop at Bathe*, paru la même année s'en prend aux jacobites.

Stephen Daniel n'en fait pas moins remonter le tournant politique de la fable ésopique en traduction anglaise à la parution, en 1692, du recueil Roger L'Estrange qui, choqué par la chute de Jacques II, voit alors dans la fable « le moyen à peine voilé d'exprimer son soutien à la monarchie absolue¹⁵ » et dans le personnage d'Ésope le moyen de donner une apparente légitimité à des idées politiques devenues inacceptables¹⁶. L'apparition de fables traduites en anglais en fait le genre de prédilection de la vie ordinaire tandis que la distance et l'ambiguïté qui le caractérisent permettent à nombre d'écrivains pamphlétaires de faire passer leurs critiques du pouvoir sans s'exposer. Loveridge souligne néanmoins que le choix de Barlow de faire apparaître le français dans son recueil polyglotte n'était pas politiquement neutre car « par ses liens avec les classes supérieures, la cour et le catholicisme, le français avait une résonance particulière qui n'a pas tardé à être exploitée¹⁷ ». D'autres auteurs, le plus souvent anonymes, se servent également de la fable pour intervenir dans les querelles politico-religieuses qui secouent l'Angleterre au début du XVIII^e siècle, comme par exemple lors de la crise émeutière déclenchée à la fois par la condamnation du pasteur conservateur Sacheverell et par la pression fiscale et qui a secoué le royaume par intermittence entre 1710 et 1715. Laisant de côté la référence ésopique, d'autres recueils annoncent des fables tout à la fois « morales et politiques », comme les fables en prose commentées traduites du hollandais en 1703 et attribuées au républicain Pieter de la Court¹⁸. Le recueil proposé par Roger L'Estrange marquera durablement le format des recueils de fables en faisant suivre chaque fable en prose d'une courte morale puis d'une réflexion plus longue. Line Cottegnies souligne l'extraordinaire succès du livre de L'Estrange, qui rivalise avec le succès des fables de La Fontaine en France et sera bientôt suivi par un second volume.

Outre qu'il fera l'objet de nombreuses réimpressions au XVIII^e siècle, il deviendra « le modèle des fables d'Ésope en anglais, avant d'être brièvement remplacé par la traduction *whig* de Croxall en 1722 » et sera même traduit partiellement en français en 1714¹⁹. La publication, en 1687, de *The Hind and the Panther* (La Biche et la panthère), longue fable en trois parties du poète royaliste et catholique John Dryden, montre que malgré la prévalence des recueils se réclamant d'Ésope, la fable devient un genre autonome et, en tant que telle, est également utilisée à des fins politiques²⁰. Dryden se convertit au catholicisme peu de temps après le couronnement de Jacques II et sa fable reflète les divisions politico-religieuses du temps : la biche représente l'Église catholique, la panthère l'Église anglicane, tandis que d'autres animaux (un renard, un sanglier, un lièvre, un loup, un singe...) représentent les autres courants religieux divisés entre *whigs* et *tories*. Lewis souligne le rôle joué par la fable dans la carrière littéraire d'auteurs comme Dryden et plus tard Anne Finch ou John Gay qui, au début du XVIII^e siècle, se trouvaient en marge de la culture politique en raison de leur foi, de leur engagement royaliste et de leur prise de position partisane : « Les fables ont cependant

14. George Kitchin, *Sir Roger L'Estrange. A Contribution to the History of the Press in the Seventeenth Century*, Londres, Kegan Paul and Co, 1913. Mary H. Pritchard consacre un chapitre entier de sa thèse aux pamphlets ésopiques : « Fables Moral and Political : The Adaptation of the Æsopian Fable Collection to English Social and Political Life, 1651-1722 », thèse de doctorat, University of West Ontario, 1976. (<https://ir.lib.uwo.ca/digitizedtheses/867>, accès le 12 mars 2019, voir p. 176-219).

15. S. H. Daniel, « Political Uses of Fables », art. cit., p. 154.

16. M. H. Pritchard, *op. cit.*, p. 135.

17. M. Loveridge, *op. cit.*, p. 136.

18. [Pieter de la Court], *Fables, Moral and Political, with Large Explications, Translated from the Dutch*, Londres, [John Darby], 1703, 2 vol.

19. Line Cottegnies, « 'The Art of Schooling Mankind', the Uses of Fable in Roger L'Estrange's *Æsop's Fables* (1692) », dans Anne Dunan-Page et Beth Lynch (dir.) *Roger L'Estrange and the Making of Restoration Culture*, Aldershot, Ashgate, 2008, p. 131-148. *Les Fables d'Ésope, et de plusieurs autres excellens Mythologistes, accompagnées du sens moral & des réflexions de Monsieur le chevalier Lestrange*, Amsterdam, 1714 ; Roger L'Estrange, *Fables and Stories Moralized, being a second part of the Fables of Æsop*, Londres, R. Share, 1699.

20. John Dryden, *The Hind and the panther. A Poem in three parts*, Londres, Jacob Tonson, 1687.

permis à chacun de ces auteurs de rester au cœur de la culture littéraire²¹. »

La Fontaine en Grande-Bretagne

Les premières traductions de fables de La Fontaine, celles de John Dennis en 1693, dénotent dans ce paysage de la fable anglaise où le patronage d'Ésope revêt tant d'importance. Au nombre de dix – « le Cochon, la Chèvre et le Mouton », « La Cigale et la Fourmi », « Le Renard et les Raisins », « Le Corbeau et le Renard », « Le Cheval et le Loup », « Le Lion et l'Âne chassant », « Le Loup et la Cigogne », « le Coq et le Renard », « Le Loup et le Renard » et « Le Coq et la Perle » – elles se trouvent éparpillées dans un recueil de poésies diverses en vers et en prose²², dont des traductions d'Horace et de Boileau. Le nom de La Fontaine n'est jamais mentionné par Dennis qui, outre Boileau, cite pourtant Scarron. Dans sa préface, il affirme que son recueil poursuit deux objectifs, d'une part démontrer que « le bonheur de l'Angleterre et le succès de la confédération dépendent de la personne du Roi [Guillaume III] », et d'autre part démontrer la supériorité poétique de l'Angleterre sur la France : « J'aime beaucoup mon pays, et je serais ravi de voir que nous surpassons les Français dans les Arts, au moment même où nous leur disputons un Empire²³. » S'il met l'ode pindarique au service du premier objectif, c'est dans le registre burlesque qu'il entend atteindre le second. Contre Boileau, mais aussi contre Scarron et le « *French burlesque* » et contre Dryden, Dennis se livre dans sa préface à une défense et illustration du burlesque anglais et oppose le burlesque « de gentilhomme » de Samuel Butler à celui de l'auteur sacrilège du *Virgile Travesti* « qui n'a rien lui du gentilhomme, peu de bon sens et donc fort peu d'esprit véritable²⁴ ». Pour témoigner du « merveilleux plaisir » que lui a maintes fois procuré la lecture d'*Hudibras*, John Dennis va recouvrir ses traductions des fables de La Fontaine d'un vernis hudibrastique²⁵. Il choisit par exemple l'octosyllabe, le vers de prédilection de Butler et que Dryden juge « trop étrié » (*too scanty*), et insère dans ses fables des références explicites au poème épique parodique de Butler, tout en

prenant soin d'adopter « le langage des Halles » que déplore Boileau. C'est ainsi que, dans l'adaptation de Dennis, le boucher au couteau auquel « le Cochon, la Chèvre et le Mouton » semblent promis n'est autre que Talgol, « l'ennemi mortel des vaches » du poème de Butler (I, II, 295), et que les vers de La Fontaine se parent des rimes bancales et de la verve des vers hudibrastiques :

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La Chèvre de son lait, le Mouton de sa laine.
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.

*For Talgol's wheeson scraping whittle
Will soon convert them both to victual :
They're lean, you'll say, and I'm mistaken :
But how shall I – man save my Bacon²⁶ ?*

John Dennis ajoute également à chaque fable une morale de sa composition, parfois aussi longue que la fable elle-même, en pentamètres iambiques ou en tercets octosyllabiques, comme à la fin de sa version de « Le Lion et l'Âne chassant ».

Si Karina Williamson souligne que certains recueils se réclamant d'Ésope étaient en réalité des adaptations du français, c'est-à-dire de Pierre de Boissat, La Fontaine ou Houdar de la Motte²⁷, force est de constater que les traductions ou imitations de La Fontaine restent une denrée rare pendant tout le XVIII^e siècle. Dans ce contexte, il

21. J. E. Lewis, *op. cit.*, p. 5.

22. John Dennis, *Miscellanies in Verse and Prose*, Londres, James Knapton, 1693.

23. « *The happiness of England, and the success of the Confederacy depended on the King's person* » ; « *I love my country very well, and therefore should be ravished to see that we outdid the French in Arts, at the same time that we contended for Empire with them.* » (*ibid.*, Préface, n. p.).

24. « *Scarron's Burlesque has nothing of a gentleman in it, little good sense, and consequently little of true wit* » (*loc. cit.*).

25. Samuel Butler, *Hudibras* (1663) éd. John Wilders, Oxford, Clarendon Press, 1967. Le poème de Butler, jugé « intraduisible » par Voltaire, a été traduit en français par John Townley et publié en édition bilingue (Londres [Paris], 1757, 3 vol.).

26. J. Dennis, *Miscellanies...*, *op. cit.*, p. 25-26.

27. Karina Williamson, « Prose fiction and Fable », dans Stuart Gillespie et David Hopkins (dir.), *The Oxford History of Literary Translation in English*, t. III, 1660-1790, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 291-308. Voir également dans le même volume, Peter France « Poetry », p. 309-316.

peut paraître étrange que, dans le *Spectator* du 29 septembre 1711, Joseph Addison puisse évoquer la grande popularité de La Fontaine, pour clore une remarque sur le caractère intemporel de la fable :

Si les fables ont vu le jour avec les premiers balbutiements du savoir, elles n'ont jamais été plus florissantes qu'à son apogée. Que mon lecteur songe ainsi à *Horace*, le plus bel esprit et le plus grand critique du règne d'*Auguste*, et à *Boileau*, le plus honnête poète d'entre les modernes ; sans parler de *La Fontaine* qui, par sa manière d'écrire, est désormais plus en vogue qu'aucun autre auteur de notre temps²⁸.

Il est peu probable qu'Addison, brouillé avec John Dennis, ait pu considérer que la popularité de La Fontaine pût être liée d'une manière ou d'une autre aux dix fables traduites par celui-ci presque vingt ans plus tôt. Il n'est guère plus probable que les fables de La Fontaine traduites par Mandeville aient contribué à faire du fabuliste français un auteur à la mode. Il s'écoulera ensuite presque une décennie avant la publication de trente-deux fables supplémentaires traduites par la poétesse et traductrice Anne Finch (dont quatre seulement avaient déjà été traduites par Mandeville), qui trouve alors elle aussi dans la fable le moyen de prendre part à la vie littéraire malgré sa loyauté envers les Stuart²⁹. Deux nouvelles traductions des fables de La Fontaine paraissent en 1734 et 1754. Entre les traductions d'Anne Finch et celles, anonymes, de 1734, les lecteurs britanniques ont également eu l'occasion de retrouver celles de Mandeville, republiées en 1727 par un éditeur inconnu³⁰. Le traducteur anonyme de 1734 (sans doute un précepteur, puisqu'il dédicace l'ouvrage à son élève), dont la traduction en prose de cent trois fables est décrite en page de garde comme la première jamais publiée, évoque La Fontaine comme l'auteur que l'on ne présente plus : « Il m'est inutile de souligner que l'auteur que je vous présente aujourd'hui est, depuis qu'il s'est fait connaître du public, la coqueluche de la société élégante et raffinée³¹. » Il poursuit en s'étonnant qu'un auteur aussi célèbre n'ait jamais été traduit dans un pays qui publie pourtant « quotidiennement » un nombre important de traductions du français : « Il est quelque peu surprenant que personne ne nous ait proposé, parées d'un ornement ou un autre, les Fables d'un poète dont la réputation est si bien établie dans les

contrées raffinées d'Europe et dont les écrits en général font les délices de ceux qui les lisent³². » À ses yeux, l'explication est à chercher dans la grande difficulté que représentent la langue et le style de La Fontaine :

L'une des raisons en est sans doute qu'il est difficile de le comprendre à un degré de perfection acceptable. La Fontaine est si original dans sa façon d'écrire, il a mêlé tant d'idiomes délicats à chacune de ses compositions (sans parler des grâces innombrables dont il a revêtu ses vers dénués d'artifice) que le traducteur qui souhaiterait les faire passer dans une autre langue sans en altérer la beauté et la qualité, devrait non seulement comprendre l'original à la perfection, mais également parler et écrire la langue dans laquelle il est composé³³.

28. « *As Fables took their Birth in the very Infancy of Learning, they never flourished more than when Learning as at its greatest Height. To justify this Assertion, I shall put my Reader in mind of Horace, the greatest Wit and Critick in the Augustan Age ; and of Boileau, the most correct Poet among the Moderns : Not to mention La Fontaine, who by this Way of Writing is come more into Vogue than any other Author of our Times.* » (Joseph Addison, *The Spectator*, n° 183, 29 septembre 1711).

29. Anne Kingsmill Finch, *Miscellany Poems, on Several Occasions, Written by a Lady*, Londres, John Barber et John Morphew, 1713.

30. [Anon.], *Fables and Tales from La Fontaine in French and English. Now first translated. To which is prefix'd the author's life*, Londres, A. Bettsworth et C. Hitch, 1734 ; Charles Denis, *Select Fables*, Londres, J. Tonson et S. Draper, 1754.

31. « *Needless for me to take Notice, that the Author I now introduce to you, has, ever since he appear'd in Publick, been the Darling of the Fair and Polite* ». *Fables and Tales from La Fontaine*, « Dédicace », n. p.

32. « *'Tis a little surprizing no one should yet have exhibited from us, in some Dress or other, the Fables of a Poet, whose Reputation is so well established in the polite Parts of Europe, and whose writing in general are the Delight of all who peruse'em* » (*Fables and Tales from La Fontaine*, « Préface », p. iii). Il n'est pas impossible que ce traducteur anonyme ait eu connaissance des traductions de La Fontaine déjà publiées, ou tout au moins de celle de Mandeville, réimprimée quelques années plus tôt. L'expression « *in some Dress or other* » pourrait d'ailleurs bien être une allusion discrète et quelque peu dédaigneuse à l'*Æsop Dress'd* de Mandeville.

33. « *Possibly one Reason may be, the Difficulty of understanding him in any tolerable Perfection. La Fontaine is so much an Original in his Manner of Writing ; has interwoven so many delicate Idioms in every Part of his Compositions; not to mention the Number of Graces in the unaffected Turn of his Verse ; that a translator, in order to transfuse these with any tolerable Propriety and Beauty into another Tongue, must not only understand the original extremely well, but also speak, and even write the Language in which it is composed.* » (*Fables and Tales from La Fontaine*, « Préface », p. iv).

Elle est à chercher aussi dans l'art poétique de La Fontaine, à ses yeux bien plus difficile à pénétrer que celui d'un Boileau ou d'un Racine. Et c'est à nouveau le burlesque hudibrastique qui fournit un point de comparaison anglophone :

Tout docte étranger ayant une bonne connaissance de l'anglais comprend fort aisément la plupart des passages du *Paradis perdu* dès la première lecture, mais combien sont-ils, si toutefois il s'en trouve, à maîtriser convenablement *Hudibras* ? Je pense donc pouvoir affirmer que les gentilshommes qui nous ont donné des traductions de Boileau, Corneille, Racine et autres poètes français ont eu, sur certains points, une tâche plus aisée que la mienne³⁴.

Lorsque Addison évoque la célébrité de La Fontaine, il ne parle pas de la rareté paradoxale des traductions disponibles en anglais et l'apparition timide de fables traduites du français tout au long de la première moitié du XVIII^e siècle semble n'être pour rien dans la pérennité du succès du fabuliste français outre-Manche. En réalité, La Fontaine était lu en français par un lectorat éduqué bien avant d'être lu en traduction et c'est très certainement dans sa langue originale qu'il a d'abord été si apprécié en Grande-Bretagne comme en Europe continentale. En témoignent par exemple une lettre adressée à John Locke en 1701 dans laquelle une femme confie avoir « lu Télémaque et La Fontaine avec autant de plaisir (récemment) que la première fois », ou encore une lettre écrite par le poète et critique Alexander Pope à l'éditeur Henry Cromwell dans laquelle il confie envier au fabuliste français son épitaphe, publiée en 1695 dans le recueil des *Poésies diverses* :

Mais je crains être contraint, comme nombre d'auteurs lettrés, d'écrire ma propre épitaphe, si toutefois l'on se souvient encore de moi. Celle de Monsieur de La Fontaine m'irait comme un gant, mais c'est une forme de sacrilège (ne pensez-vous pas ?) que de voler des épitaphes³⁵.

La traduction de Charles Denis (1754), qui propose une sélection de cent dix-huit fables du « plus ingénieux de tous les fabulistes », est la dernière traduction de La Fontaine en anglais publiée au XVIII^e siècle. Elle paraît après la publication de nouvelles imitations d'Ésope et de Phèdre, un an avant la septième édition des *Fables anciennes et modernes* de John Dryden et peu de temps après l'une des innombrables rééditions

et réimpressions des fables originales de John Gay³⁶. Au-delà de La Fontaine et même d'Ésope, la seconde moitié du XVIII^e siècle sera marquée par le succès sans précédent des fabulistes anglais.

Mandeville traducteur des *Fables*

C'est dans ce contexte britannique qu'il faut situer les fables traduites par Bernard Mandeville. Celui-ci ne doit cependant pas qu'à sa patrie d'adoption (il s'installe à Londres entre 1691 et 1693) son intérêt pour les fables en général et celles de La Fontaine en particulier. Né à Rotterdam en 1670 dans une famille de médecins protestants, Bernard Mandeville est élève à l'école latine (ou école érasmiennne) de la ville, puis vraisemblablement à l'école illustre, où il suit sans doute les enseignements de Pierre Bayle et de Pierre Jurieu. Il poursuit des études de philosophie et de médecine à l'université de Leyde et soutient, outre une thèse de médecine en 1691, une thèse de philosophie dans laquelle il affirme, à la suite de Descartes, que les animaux, dépourvus d'âme, sont de simples machines³⁷.

34. « *No learned foreigner, who is pretty conversant in English, but understands very well most parts of the Paradise Lost at first reading ; but how few, if any, are tolerable Masters of Hudibras ? What I would thereby infer is, that the Gentlemen who gave us translations from Boileau, Corneille, Racine and other French Poets, had, in some respects, an easier task than that in which I am now engag'd* » (*ibid.*, p. v).

35. « *I have read Telemaque and La Fontaine with as much pleasure (lately) as at the first time* ». Elizabeth Jones à John Locke, 16 juillet 1701. « *But I fear I must be forc'd, like many learned authors, to write my own epitaph, if I would be remember'd at all ; Mons. de La Fontaine's would fitt me to a hair, but 'tis a kind of sacriledg (do you think it is not ?) to steal epitaphs* » (Alexander Pope à Henry Cromwell, 28 mai 1710). Ces deux lettres sont disponibles en ligne : <http://www.e-enlightenment.com.janus.biu.sorbonne.fr/search/> (dernière consultation : 15 avril 2019).

36. John Dryden, *Fables Ancient and Modern ; translated into verse, from Homer, Ovid, Boccace, and Chaucer, with original poems* (1700), Londres, J. et R. Tonson et S. Draper, 1755 ; John Gay, *Fables* (1727), Londres, J. et R. Tonson et J. Watts, 1753.

37. Bernard Mandeville, *Disputatio philosophica de brutorum operationibus*, Leyde, Abraham, Elzevier, 1689. Il prendra ensuite ses distances avec le cartésianisme et, peut-être influencé par les fables animalières de La Fontaine, écrira dans la remarque P de sa *Fable des abeilles* à propos de l'abattage des animaux : « y a-t-il un disciple de Descartes assez endurci à la vue du sang pour ne pas réfuter par sa pitié la philosophie de ce vain raisonneur ? » (éd. L. et P. Carrive, éd. cit., p. 142).

John Landwer a montré l'importance des fables dans le paysage éditorial hollandais jusqu'au tournant du XIX^e siècle³⁸. De nombreuses éditions scolaires illustrées en grec et en latin des fables d'Ésope sont imprimées et réimprimées au cours du XVII^e siècle, comme celle de Leyde, qui connaît neuf rééditions entre 1626 et la naissance de Bernard Mandeville en 1670³⁹. À ces éditions scolaires s'ajoutent également, dès le début du XVI^e siècle, de nombreuses éditions de fables en néerlandais et en français, ainsi que des éditions francophones des fables de La Fontaine⁴⁰. Il est donc plus que probable qu'à défaut d'avoir eu accès aux fables de La Fontaine elles-mêmes, Mandeville ait du moins été familiarisé très tôt à celles d'Ésope. Lorsqu'il s'installe à Londres après un probable séjour en France, en Suisse et en Italie, pour y apprendre l'anglais et y exercer la médecine, Mandeville a sans doute une bonne connaissance du français. Moins de dix ans plus tard, sa maîtrise de l'anglais est manifestement suffisante pour lui permettre de s'essayer à l'écriture et à la traduction. L'année où il publie anonymement son premier recueil de vingt-six fables traduites de La Fontaine (1703), il publie aussi un long poème, *The Pamphleteers : A Satyr*, dans lequel il défend la glorieuse révolution et Guillaume d'Orange contre leurs détracteurs⁴¹. Les fables ne sont peut-être pas son seul essai de traduction : la page de garde du recueil, comme celle de *The Pamphleteers*, comporte une annonce de publication chez le même éditeur de la traduction anglaise de *L'Histoire comique de Francion*, de Charles Sorel, traduite « par plusieurs mains » (*by several hands*) et à laquelle Mandeville pourrait bien avoir participé. Un an plus tard, alors que ses traductions de La Fontaine reparaissent avec onze fables supplémentaires, Mandeville fait également paraître une traduction partielle de *Typhon, ou la Gigantomachie* de Scarron, qui sera complétée huit ans plus tard par d'autres extraits insérés dans un recueil de poèmes de la main de Mandeville⁴².

Pourquoi Mandeville s'est-il lancé dans une entreprise aussi risquée qu'une traduction des fables de La Fontaine ? La première explica-

tion pourrait être le manque d'argent. Marié quatre ans plus tôt et père d'un premier enfant, Mandeville a plus tard été décrit par ces détracteurs comme un médecin obscur à la solde des marchands d'alcool vivant dans un logement plus que modeste au bord de la Tamise. Ces traductions ont pu constituer un revenu supplémentaire à celui qui, dès 1700, sert d'interprète à une servante néerlandaise appelée à témoigner lors du divorce du duc de Norfolk. Alors que la publication d'auteurs étrangers en traduction se développe pour satisfaire un lectorat toujours plus important et avide de nouveautés, traduire un auteur déjà connu est une entreprise à la fois rentable pour le libraire et sans doute intéressante pour le traducteur. La réédition rapide du recueil traduit par Mandeville (dont le nom apparaît désormais sur la page de garde), augmenté d'un tiers, peut être vue comme le signe d'un succès éditorial ou au contraire comme la tentative de rendre l'ouvrage – dépourvu d'illustrations – plus attractif. Le changement de titre, qui fait disparaître le nom de La Fontaine au profit de celui d'Ésope, manifestement plus susceptible d'attirer le lecteur, semble indiquer un relatif échec commercial, échec que confirme d'ailleurs Mandeville lui-même dans la préface de sa traduction de *Typhon* :

Je vous ai présenté il y a quelque temps un plat de fables ; mais Wel---ton [l'éditeur Wellington] affirme qu'elles vous ont fait la même impression qu'un feu de paille. Je ne doute pas que, crue, leur viande ait été savoureuse et que soit je me suis montré bien piètre cuisinier, soit votre bouche ne

38. John Landwehr, *Fable-Books Printed in the Low Countries ; a Concise Bibliography until 1800*, Nieuwkoop, B. de Graaf, 1963.

39. *Fabulæ æsopi græce et latine... ex decreto DD Hollandiæ ordinum in usum scholarum*, Lugduni Batavorum [Leyde], Typis Johannis Maire, 1626.

40. La Fontaine, *Fables choisies et mises en vers*, Amsterdam, A. Wechel, 1679, 2 vol.

41. Bernard Mandeville, *The Pamphleteers : A Satyr*, Londres, 1703.

42. *Id.*, *Typhon : or the Wars between the Gods and Giants, a burlesque poem in imitation of the comical Mons. Scarron*, Londres, J. Pero et S. Illidge, 1704. Les traductions supplémentaires de *Typhon* sont publiées dans *Wishes to a Godson, with other miscellany poems*, Londres, J. Baker, 1712. La première traduction anglaise de *Typhon* date de 1665.

pouvait percevoir aucun goût. Si je les ai gâchées en les accommodant, j'en demande pardon à mon traiteur français ; si tel n'est pas le cas, je sais bien qui devrait solliciter le mien⁴³.

Cependant, une décennie après son arrivée en Angleterre, Mandeville a peut-être également cherché à se tailler, grâce à la littérature, une réputation que l'exercice de la médecine peinait sans doute à lui offrir. Mandeville ne se limite d'ailleurs pas à la traduction. Il avait, dans sa jeunesse, signé un poème pamphlétaire en néerlandais au moment des émeutes de Costerman à Rotterdam, poème qui lui avait d'ailleurs valu une condamnation du pouvoir orangiste qu'il soutiendra pourtant une fois installé à Londres sous le règne de Guillaume III. L'année où paraît la première édition de sa traduction des *Fables*, il signe aussi de son nom un poème en latin placé en exergue d'un ouvrage consacré à l'usage médical des mouches cantharides par Joannis Groeneveld, médecin hollandais installé à Londres. En 1706, la première édition anglaise du traité de Groeneveld, paraît cette fois avec un poème en anglais plus long de plusieurs strophes dont rien ne prouve qu'il soit de la main de Mandeville⁴⁴.

On peut donc considérer que la traduction de certaines fables de La Fontaine est pour Mandeville l'occasion, après plusieurs essais, de mettre son talent à l'épreuve en se mettant dans les pas d'un auteur reconnu (« un grand homme de France »). Les deux fables écrites de sa main qu'il propose au lecteur d'identifier parmi celles du fabuliste français montrent bien la nature de son projet littéraire :

Deux fables sont de mon invention, mais je suis si loin de les en aimer davantage que je les tiens même pour les pires du paquet ; par égard pour moi-même je tais d'ailleurs leur titre et vous invite à les trouver⁴⁵.

La publication de *The Grumbling Hive* en 1705, longue fable qui sert de fondation à *The Fable of the Bees*, montre, quoi qu'il en soit, que Mandeville a persisté dans cette entreprise. D'aucuns ont d'ailleurs considéré que ce texte fondateur de la pensée mandevillienne « a d'abord été publié pour faire avancer sa carrière de fabuliste⁴⁶ », tandis que William Minto préfère y voir un pur pamphlet électoral dans le contexte agité des élections de 1705⁴⁷.

On l'a vu pourtant, la fable est précisément un genre qui, notamment dans l'Angleterre de la fin du xvii^e siècle et du début du siècle suivant, mêle étroitement poésie et politique. Pour Thomas Noel, l'un des pamphlets ésoptiques publiés au tournant du xviii^e siècle, *Æsop at Paris*, pourrait même être de la main Mandeville⁴⁸. Il contient une alternance de lettres et de fables suivies d'une morale en rapport avec la situation politique en Europe. Il n'est pas impossible, même si rien ne le démontre, que Mandeville ait cherché à prendre part à cette vogue pour la fable politique ésoptique. Certaines des fables qu'il choisit de traduire peuvent d'ailleurs aisément faire l'objet d'une lecture politique ; c'est le cas notamment de « The Hands, Feet, and Belly » (« Les Membres et l'Estomac ») ou de « The Frogs Asking for a King » (« Les Grenouilles qui demandent un roi »). Mandeville donne aussi parfois un tour plus manifestement politique à d'autres fables comme « The Countryman and the Knight » (« Le Jardinier et son Seigneur ») à laquelle il ajoute une morale directement inspirée par la situation politique européenne durant la guerre de Succession d'Espagne :

Les petits princes qui ne peuvent s'entendre,
Et cherchent toujours à dominer,
Souvent, comme mon propriétaire,
Demandent son aide à une puissance étrangère ;
Une fois leurs sujets réduits en esclavage,
Et leur pays un tas de ruines,
Ils suivent le même destin
Et sont pris de remords alors qu'il est trop tard.
*When petty Princes can't agree,
And strive for superiority,
They often take my landlord's course,
Invite for aid a foreign force ;*

43. « *I presented you some time ago with a Dish of Fables ; but Wel---ton says, They went down with you like chopt Hay : Raw, I'm sure, they were very good Meat ; and either I have been the Devil of a Cook to'em, or else your Mouth was out of Taste : if I spoyl'd them in the Dressing, I ask my French Caterer's pardon ; if not I know who ought to beg mine* » (Typhon, « Préface », n. p.).

44. Joannis Groeneveld, *Tuto Cantharidum in Medicina usus internus*, Londres, J. Taylor, 1703, n. p.

45. Mandeville, *Some Fables*, op. cit., « Préface », n. p.

46. Wiep van Bunge, Henri Krop, Bart Leeuwenburgh et al. (dir.), *Dictionary of Seventeenth and Eighteenth-Century Dutch Philosophers*, Bristol, Thoemmes, 2003, art. « Mandeville », p. 671.

47. William Minto, art. « Mandeville », *Encyclopedia Britannica*, Londres, 9^e éd., 1883, vol. 15.

48. *Æsop at Paris, his letters and fables*, s. l., 1701.

*And when their subjects slaves are made,
Their countries all in ruins laid,
As commonly it proves their fate,
Repent with him when it's too late*⁴⁹.

La morale qu'il ajoute à la fin de « The Wolves and Sheep » (« Les Loups et les Brebis ») fait elle aussi allusion aux nations qui font trop confiance à leur ennemi de toujours et les encourage à se méfier de ce roi étranger (c'est-à-dire de Louis XIV) trop prompt à déclarer « une guerre perpétuelle⁵⁰ ». Il modifie également la fable des « Animaux malades de la peste » (« The Plague Among the Beasts ») et accentue la hiérarchie sociale en faisant du berger un âne famélique coupable d'avoir mangé un peu d'herbe en chemin. La morale ajoutée par Mandeville est là encore politiquement plus explicite que celle de La Fontaine :

Pauvres gens, la fable montre votre destin,
Tandis que la loi les grands jamais n'atteint.
*The Fable shews you poor folks fate,
Whilst Laws can never reach the Great*⁵¹.

L'on peut d'ailleurs comparer le message politique délivré par Mandeville dans sa version de la fable « Les grenouilles qui demandent un roi » à celui du très royaliste L'Estrange dix ans plus tôt. Ce dernier fait du roi « débonnaire » de La Fontaine un « Roi choisi par Dieu » (« A King of God's Making ») et de la grue, roi cruel qui dévore ses sujets, le « Roi choisi par le peuple » (« A King of the Peoples »). Mandeville se contente d'ajouter une morale malicieuse qui résonne comme une mise en garde :

Dieu merci, cette fable ne s'adresse point
Aux Anglais, car ils sont fort contents
Et détestent changer leur gouvernement.
*Thank God, this Fable is not meant
To Englishmen ; they are content,
And hate to change their Government*⁵².

Pour John Shea, même s'il ne fait nulle part allusion dans ses traductions à l'idée que les vices privés font le bien public, Mandeville sélectionne aussi des fables dont le message moral annonce les thèmes principaux de la *Fable des abeilles*⁵³, notamment celles qui soulignent l'orgueil des protagonistes. Mais l'intérêt de Mandeville pour la fable n'est pas uniquement politique ou moral, il est, nous l'avons dit, littéraire. À l'instar de

ses compatriotes, les frères Johan et Pieter de la Court, Mandeville voit avant tout dans la fable un genre « ouvert à une grande variété de lectures différentes et qui, de ce fait, encourage activement les lecteurs à construire indépendamment leur propre interprétation⁵⁴ ». En se frottant à la fable, Mandeville cultive déjà l'ironie et l'ambivalence qui marqueront tout son œuvre et donneront lieu à des interprétations contradictoires. Il s'essaie également à une forme poétique vivante qui lui permet de démontrer non seulement sa maîtrise de l'anglais, mais aussi sa connaissance profonde de sa patrie d'adoption. Avec « The Countryman and the Knight » c'est une scène familière de la vie rurale anglaise que Mandeville propose à ses lecteurs : le chevalier arrive en compagnie de « Robin, Lightfoot, Dick and Tom » pour avaler rillettes de saumon (*potted salmon*), potée de bœuf au chou (*collard beef*) et *apple-pie*. En choisissant l'octosyllabe et en donnant à certains distiques une coloration hudibrastique, Mandeville se montre aussi au fait de la vie littéraire, même si dix ans après les traductions burlesques de John Dennis, Butler est déjà un peu passé de mode. Pour Shea, Dennis avait mis ses traductions de La Fontaine au service de son imitation de Butler, tandis que Mandeville est avant tout un traducteur qui se sert de la poésie burlesque pour donner un tour vivant et familier à ses fables⁵⁵. Son modèle n'est pas Butler, mais bien La Fontaine, derrière lequel il s'efface en restant souvent prudemment au plus près du texte. C'est manifeste dans le cas de « La Cigale et la Fourmi », dont Mandeville donne une version bien plus sobre (premier

49. B. Mandeville, *Æsop dress'd*, op. cit., p. 6.

50. *Ibid.*, p. 53.

51. *Ibid.*, p. 10.

52. *Ibid.*, p. 78.

53. J. Shea, introduction, *Æsop Dress'd, or a Collection of Fables* (1704), Los Angeles, Clark Memorial Library, «Augustan Reprint Society », 1966, p. IX-XI.

54. « [open] to a variety of different readings, hereby it actively engages readers to construct their own interpretation independently » (Arthur Weststeijn, *Commercial Republicanism in the Dutch Golden Age*, Leyde, Brill, 2012, p. 119. À propos des frères de la Court, voir note 18 du présent article.

55. J. Shea, *Æsop Dress'd*, éd. cit., p. III.

texte) que celle de Dennis, qui en fait un dialogue de comédie (deuxième texte) :

*I come not in a begging way,
Says he, no, Sir, name but a day
In July next, and I'll repay :
Your Interest and your Principal
Shall both be ready at a call.
The thrifty Ant says truly neighbour
I get my living by hard labour ;
But you that in this storm came hither,
What have you done when 'twas fair weather ?
I've sung, replies the Grasshoper ;
Sung ! Says the Ant, your Servant, Sir ;
If you have sung away the best
Of all the year go dance the rest.
Lend me most but twenty grain,
I'll pay thee punctually
In August, Gossip if not sooner,
As I an Insect am of honour.
Lend ! that's a case requires arguing :
Two words, good Gossip, to a bargain.
What ! come to borrow of a Miser !
Gossip ! I thought thou hadst been wiser
Pray what might'st thou do all Summer ?
Do, Gossip ? why to ev'ry comer
I day and night sang oh be joyful !
And hadst not thou a fine employ fool ?
But kark ye me, the Proverb cries,
Neighbour be merry and be wise.
He who is forc'd to go a borrowing,
Neighbour, is forc'd to go a sorrowing.
Why, as you could till winter sing,
I saith you may go dance till Spring⁵⁶.*

Dennis rallonge ici la fable, non pas tant pour surjouer la rusticité que pour en orienter la lecture : face aux deux commères de ce dialogue enlevé, le lecteur doit comprendre que la fourmi n'est pas travailleuse, mais aussi avare que la cigale est écervelée. Dennis ajoute même une morale en vers deux fois plus longue que la fable elle-même, dans laquelle il enjoint le lecteur à rejeter tout autant le génie insouciant de la jeunesse que la résignation sinistre de la vieillesse.

Pour Charles Prior, en se lançant dans la traduction des fables de La Fontaine, Mandeville avait surtout « cherché à améliorer son anglais⁵⁷ ». Il est vrai qu'à la même époque étaient publiés des recueils de fables plurilingues destinés précisément à l'apprentissage des langues. Il est vrai

également que, dans sa jeunesse, Mandeville a été formé aux langues anciennes comme à l'anglais (et peut-être au français) par l'imitation des grands auteurs. Toutefois, après dix ans passés à Londres et avec plusieurs expériences simultanées d'écriture et de traduction, tout laisse à penser que Mandeville jugeait au contraire sa maîtrise de l'anglais suffisante pour la mettre au défi de la création littéraire. Bien qu'il décrive lui-même son projet comme « une maison » à l'intérieur de laquelle « tout est ordinaire » et qui mérite à peine la préface qu'on le force à écrire, il montre précisément qu'il entend se hisser à la hauteur de son modèle auquel il emprunte même la modestie feinte. Il est presque honteux d'avoir glissé deux fables de son invention parmi celles de La Fontaine ? Pourtant « le Rossignol et la Chouette » (« The Nightingale and the Owl ») est la plus longue du recueil.

En choisissant la fable, genre polyvalent à la fois didactique et politique, en choisissant de traduire La Fontaine, auteur déjà célèbre mais très peu traduit, en saupoudrant sa traduction de vers burlesques dans le goût de l'un des auteurs anglais les plus lus de l'époque avant de s'essayer à la traduction burlesque de Scarron, Mandeville montre en réalité, bien qu'il s'en défende, toute l'étendue de son ambition littéraire. C'est, pourrait-on dire, en traduisant un auteur français que Mandeville est devenu un auteur anglais.

Sylvie KLEIMAN-LAFON
Université Paris 8

56. Mandeville, *Æsop Dress'd*, éd. cit., p. 11-12 ; J. Dennis, *Miscellanies...*, op. cit., p. 34.

57. Charles W. A. Prior, *Mandeville and Augustan Ideas*, Victoria, University of Victoria Press, 2000, p. 9.